



## Revue européenne des sciences sociales

European Journal of Social Sciences

49-1 | 2011

Varia

---

### En hommage à Giovanni Busino

Ardent défenseur d'une sociologie ouverte

François Chazel

---



#### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ress/927>

DOI : 10.4000/ress.927

ISSN : 1663-4446

#### Éditeur

Librairie Droz

#### Édition imprimée

Date de publication : 15 octobre 2011

Pagination : 235-243

ISBN : 978-2-600-01551-6

ISSN : 0048-8046

#### Référence électronique

François Chazel, « En hommage à Giovanni Busino », *Revue européenne des sciences sociales* [En ligne], 49-1 | 2011, mis en ligne le 01 janvier 2015, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ress/927> ; DOI : 10.4000/ress.927

---

# EN HOMMAGE À GIOVANNI BUSINO

## ARDENT DÉFENSEUR D'UNE SOCIOLOGIE OUVERTE

FRANÇOIS CHAZEL

Professeur émérite à l'université Paris-IV-Sorbonne  
François.Chazel@paris-sorbonne.fr

On ne peut évoquer le riche parcours intellectuel de Giovanni Busino sans qu'aussitôt ne vienne à l'esprit son intime association avec l'œuvre de Vilfredo Pareto. Il a, en effet, porté, seul, la monumentale entreprise éditoriale consistant à publier, dans le cadre de la Librairie Droz, les *Oeuvres complètes* de Pareto, comme il le rappelle dans sa note liminaire au volume 30 : cette lourde tâche s'est étendue sur de nombreuses années, de 1964 à 1989 pour les trente premiers volumes et même jusqu'à 2005, date de parution de l'ultime volume, le trente deuxième. Elle a été d'autant plus prenante que Busino a constamment cherché à éclairer le texte de Pareto par des commentaires savants : ainsi, pour s'en tenir à quelques exemples, il a rédigé une introduction pour *Mythes et Idéologies* (VI, 1966), une préface pour le *Programme et sommaire du Cours de sociologie* (XI, 1967) et à nouveau une introduction aux *Écrits sociologiques mineurs* (textes en langue italienne, XXII, 1980). Enfin on ne saurait manquer de signaler sur ce plan son édition critique en quatre volumes du *Trattato di sociologia generale* (1988). Cette intense activité éditoriale, qui aurait suffi à occuper une vie, s'est accompagnée, comme les multiples notes et présentations rédigées en liaison avec la publication des écrits de Pareto le font deviner, d'un constant effort pour faire comprendre la pensée de ce dernier et reconnaître son importance en tant que sociologue. Ici une précision s'impose : ce connaisseur érudit de l'œuvre de Pareto n'en est pas pour autant un « dévot » et échappe du même coup à une tentation commune chez les « spécialistes » d'un auteur. Il n'hésite pas, le cas échéant, à corriger ce qu'une première appréciation pouvait avoir de trop laudatif. Les *Systèmes socialistes* notamment font l'objet d'une telle révision ; alors que dans la « note historique » jointe à l'édition italienne de 1974 Busino affirme que ceux-ci « *restano, molto probabilmente, il libro piu riuscito del Pareto* », il se montre, une dizaine d'années plus tard, beaucoup plus sévère : compte tenu du

caractère «approximatif et lacunaire» de l'information, «*Les systèmes socialistes ne mériteraient [plus qu'on leur porte] attention*», du point de vue de l'histoire des idées, et trahiraient une incapacité à «comprendre»; s'il recommande encore la lecture de cet ouvrage, c'est essentiellement parce qu'il y voit «une contribution notable à la fondation de la sociologie de la connaissance et de la science politique (Pareto, Croce, les socialismes et la sociologie, 1983, p. 51-52).

Que l'on s'en tienne ou non à cette appréciation d'un ouvrage particulièrement sujet à controverse, elle témoigne de la prise de distance requise pour toute discussion critique d'une oeuvre importante. Il nous semble qu'en la matière la contribution de Giovanni Busino a été de trois ordres distincts mais complémentaires. D'abord, il nous a aidés à rompre avec l'idée de discontinuités radicales dans la carrière de Pareto, qui était renforcée par les divisions disciplinaires entre économistes et sociologues. Le *Traité de sociologie générale* ne doit pas être compris comme un produit tardif mais plutôt comme un aboutissement, sans être pour autant un ensemble clos sur lui-même. Pour reprendre la formulation de Busino, «ce livre représente certainement la synthèse de tous les travaux précédents, le recueil des idées éparses, des théories méconnues mais aussi l'occasion de vérifier en un espace nouveau et plus solide d'anciennes hypothèses et de découvrir de nouvelles perspectives» (*Introduction à une histoire de la sociologie de Pareto*, 2<sup>e</sup> édition, 1967, p. 63 ; l'italique a été ajouté par nous). Ensuite, en retraçant, pour notre plus grand profit, la réception souvent contrastée de l'oeuvre de Pareto, Busino a su se garder des risques opposés de «l'hagiographie» et de la «critique» excessive (illustrée, à ses yeux, par l'ouvrage de Guy Perrin), selon les termes mêmes utilisés lors d'un premier bilan consacré aux études parétiennes (1974); il a également fait preuve d'une ironie salutaire à l'égard des divers «habillages» de la pensée de Pareto auxquels ont recouru des modes intellectuelles successives, par définition éphémères. Enfin, il a cherché, avec une louable obstination, à faire reconnaître par la communauté sociologique, parfois réticente et souvent pour le moins hésitante, la stature intellectuelle de Pareto, qui ne peut être, pour lui, que celle d'un «classique»: à cet égard, le texte bref «Lire Pareto aujourd'hui?» sur lequel s'ouvre le recueil d'articles précisément intitulé *Pareto aujourd'hui* (sous la direction d'Alban Bouvier, 1999)

reste toujours d'actualité. L'enjeu d'une telle entreprise doit être souligné : il s'agit d'essayer de cerner de manière rigoureuse l'apport de Pareto à la « théorie générale » ou à la « sociologie générale » (le nom ici importe peu), en évitant de se crispier sur ses orientations proprement idéologiques ; c'est la voie qu'avait déjà ouverte Talcott Parsons, sans cacher qu'il n'avait, à la différence de Lawrence Henderson qui l'avait initié à l'étude de la pensée parétienne, guère d'affinités avec Pareto en matière idéologique et politique.

Cette familiarité avec l'œuvre de Pareto aide à comprendre la sensibilité particulière de Giovanni Busino à certains thèmes dont nous aurons l'occasion de préciser la nature ; et, plus fondamentalement encore, elle l'incite à développer le projet d'une sociologie autre, pour paraphraser, en en inversant les termes, le titre de son ouvrage, *Per un'altra sociologia* (1983).

Un tel projet comporte nécessairement une première étape, visant à spécifier les caractéristiques de la sociologie dont il s'agit de se différencier et à laquelle est censée s'opposer « l'autre sociologie ». Or, cette étape est loin d'être simple ; et il nous semble que l'argumentation de Busino, prise à la lettre, n'est pas toujours convaincante, même si elle est sous-tendue, comme nous essayerons de le montrer dans un second temps, par des considérations fortes. D'abord, le ton surprend, avec des effets de dramatisation : on peut en effet reconnaître l'existence d'une « crise de la sociologie » dans les années 1970 et 1980, discuter et même contester certaines de ses évolutions récentes, sans souscrire pour autant à la proposition radicale postulant un « savoir sociologique en déroute ». Ensuite, l'idée selon laquelle l'on pourrait expliquer l'éclosion d'une « sociologie standard » déficiente par une tendance de fond impliquant à la fois une surestimation de la Raison et un modèle unique de rationalité scientifique nous paraît simplifier une histoire de la discipline infiniment plus complexe. On se bornera ici à deux brèves observations. Pour se référer à un historien apprécié par Busino et favorablement cité par lui, Stuart Hughes, « la réorientation de la pensée sociale en Europe » s'opère, au tournant du siècle, sur un fond d'inquiétude : les grands sociologues classiques participent de cet état d'esprit, qui s'exprime dans un renoncement à la toute-puissance d'une Raison souveraine.

De plus, ceux-ci défendent des conceptions différenciées de la rationalité scientifique et, parmi les sociologues marquants des générations ultérieures, le thème, implicite ou explicite, d'une « science unifiée » à la Neurath n'a guère eu d'écho. Pouvons-nous nous permettre, enfin, d'ajouter *cum grano salis* que le beau titre donné par Busino à l'un de ses ouvrages marquants, *La Permanence du passé* (1986), aurait ravi Auguste Comte, ce parrain de la sociologie à venir ?

Peut-être convient-il d'aborder les choses autrement, pour appréhender ce que Busino a à nous dire. Il y a, nous semble-t-il, dans son propos une double dénonciation, celle de « l'obsession du présent » d'une part, celle d'une (supposée) scientificité qui serait uniquement fondée sur le perfectionnement des outils techniques de l'autre. En systématisant l'argument et en le reformulant dans un langage qui est le nôtre – et non celui de Busino –, on se risquera à avancer la proposition suivante : ce que Busino refuse de toutes ses forces, c'est l'enfermement dans un type de sociologie que l'on appellera « caméraliste », ce qui en ferait une science *auxiliaire*, au service des intérêts immédiats et à court terme de la demande sociale. Serait ainsi sacrifiée l'ambition d'une sociologie théorique ou, pour employer une expression qui serait plus en phase avec la sensibilité propre de Busino, d'une sociologie de culture. Et à cette première proposition pourrait être adjointe une seconde : le rejet de l'idée, si ce n'est de l'illusion, que la connaissance sociologique puisse servir à définir des *impératifs* pratiques en matière d'action politique et sociale. Pour paraphraser Pareto, la « vérité » obtenue par cette connaissance doit être strictement distinguée de son utilité sociale. Cela ne signifie pas – à nos yeux du moins – qu'elle ne puisse pas en avoir : elle est susceptible, le cas échéant, de nous aider dans le choix des moyens appropriés, même si elle est impuissante à nous imposer un choix déterminé des fins.

Tel est le double péril dont Giovanni Busino voudrait, croyons-nous, préserver la sociologie. Il propose à cet égard un certain nombre de remèdes ou plutôt de parades. La première consiste en une fécondation réciproque de l'histoire et de la sociologie, dont il a mis en évidence les conséquences bénéfiques dans le chapitre inaugural de *La Permanence du passé*. Le titre choisi, « de l'histoire à la sociologie et de la sociologie à l'histoire », accorde même à l'histoire un certain privilège – que l'on ne discutera pas ici –, puisque tout à la fois l'on part

de l'histoire et l'on y revient. Toujours est-il que, pour autant qu'elle soit envisageable, la théorie « générale » ne saurait se construire contre l'histoire. On relèvera en passant que cette collaboration entre les deux disciplines, si souhaitable soit-elle, n'est pas toujours aisée à établir ; et, si elle tient, pour une part, à l'ignorance historique dont, à maintes reprises, ont fait preuve les sociologues, elle est due aussi à la difficulté de certains historiens à appréhender les enjeux de la sociologie : la myopie épistémologique de Braudel, qui lui faisait préférer Lamprecht à Weber, a, de ce point de vue, quelque chose de symptomatique. Mais pour ce qui est de Busino lui-même la mise en perspective historique s'impose pour ainsi dire naturellement et lui fait, dans nombre de ses textes, croiser avec une sorte d'allégresse le passé et le présent.

Ce n'est pas simplement le passé et le présent que Busino aime à croiser, mais aussi la sociologie avec des disciplines voisines comme l'anthropologie, complémentaires telles que la psychologie, voire éloignées, comme dans le cas de la sémiologie, et avec des genres reconnus, par exemple l'histoire des idées ou encore l'étude de l'argumentation. Il défend ainsi la conception d'une sociologie ouverte à des apports extérieurs et foncièrement étrangère à tout impérialisme. Il nous semble que le « dialogue » avec Jean Piaget revêt dans ce contexte une importance particulière, avec pour ambition et pour enjeu l'esquisse d'une épistémologie proprement sociologique. Ce dialogue se révèle partiellement fructueux : Busino se réfère généralement de façon positive à l'étude piagétienne des processus de socialisation et de « l'emboîtement » des structures antérieures dans les structures ultérieures ; il n'en exprime pas moins des doutes de plus en plus vifs sur la pertinence de l'épistémologie génétique pour des objectifs proprement sociologiques. Serait-ce simplifier abusivement sa position que d'avancer l'idée qu'il se sent plus en accord avec le premier Piaget qu'avec le second ?

Cette ouverture d'esprit, si caractéristique de Busino, qui contribue à donner richesse et vie à ses analyses s'exprime également dans l'accueil réservé aux travaux de Jean-Blaise Grize sur la pensée argumentative. C'est en effet sur ce terrain que l'on trouve, après la centralité accordée à l'histoire et la nécessaire ouverture de la sociologie aux apports extérieurs, la troisième parade aux insuffisances d'une sociologie d'orientation « caméraliste ». Elle nous paraît

essentielle dans la mesure où elle conjugue un enseignement tiré de la lecture de Pareto, l'indispensable étude et mise en évidence des modes d'argumentation qui sous-tendent les dérivations, et la distinction, d'ordre à la fois épistémologique et méthodologique, entre raison et raisonnement, fondamentale pour Busino<sup>1</sup>. C'est aux raisonnements, avance Busino, que le sociologue doit s'intéresser, y compris dans la sociologie elle-même. Et c'est dans cette perspective qu'il a exploré «la place de la métaphore en sociologie» (*Revue européenne des sciences sociales*, 2003) : les «schèmes métaphoriques» offriraient ainsi au sociologue la possibilité de «déployer la logique de l'argumentation» analysée par Grize.

Voilà quelles sont, à nos yeux, les principales préoccupations qui ont inspiré l'œuvre de Giovanni Busino. Il convient cependant de mentionner un autre domaine d'intérêt, peut-être moins central mais directement dérivé de l'étude de Pareto, à savoir le thème des élites et celui, complémentaire, de la bureaucratie, qui ont donné lieu à un ouvrage aux éditions Droz (1988) et à deux «Que sais-je?» (1992, 1993).

D'aucuns trouveront peut-être que nous avons beaucoup tardé à nous référer à la *Revue européenne des sciences sociales* (*Cahiers Vilfredo Pareto*), qui a occupé une place essentielle dans la vie intellectuelle de Giovanni Busino et pour laquelle il a joué un rôle décisif en assumant la direction de 1963 à 2010, c'est-à-dire pendant une longue période de quarante huit années. On ne s'étonnera donc pas si les préoccupations qui viennent d'être évoquées y ont trouvé un large écho. À s'en tenir à ce simple constat, on méconnaîtrait pourtant l'intense activité d'animation de Busino au service de cette revue. Il a en effet joué un rôle comparable à celui d'un chef d'orchestre qui, dirigeant plusieurs groupes d'instrumentistes, aurait confié à la même maison d'édition les partitions les plus réussies. Ainsi les séminaires et colloques organisés à l'Université de Lausanne par Gérard Berthoud et par lui-même dans le cadre du groupe d'étude «Pratiques sociales et théories» ont, de 1985 à 2002, fourni une abondante matière à de nombreux numéros de la *Revue européenne des sciences sociales* : on se bornera ici à en citer trois, «La comparaison en sciences humaines» (n° 72, 1986), qui s'inscrit

1 Évoquée à maintes reprises, cette distinction est formulée d'une manière particulièrement nette dans l'«Épilogue» à ses *Critiques du savoir sociologique*, 1993.

pleinement dans le cadre du rapprochement souhaité entre histoire et sociologie, «Maus, hier et aujourd'hui» (n° 105 , 1996) et enfin «Histoire, philosophie et sociologie des sciences» (n° 124, 2002), avant d'en signaler ultérieurement un quatrième. Une influence peut-être plus marquante, même si elle a été plus limitée dans le temps, a été exercée par un autre groupe d'étude, dont le nom, «Raison et rationalités», traduit très fidèlement un intérêt majeur de Busino. La composition du groupe, foncièrement interdisciplinaire, est, à elle seule, significative : on y trouve des sociologues comme Jacques Coenen-Huther et Jean-Claude Passeron et des anthropologues tels que Gérard Berthoud mais aussi des économistes (Pascal Bridel, Directeur du Centre Walras-Pareto de Lausanne), des juristes (Pierre Moor), des philosophes (Pierre Livet), des politologues (Jean-Pierre Gaudin) ou encore des géographes (Jean-Bernard Racine, Claude Raffestin) ; on peut mesurer, à travers ces quelques noms, tout le prix que Giovanni Busino n'a cessé d'accorder au dialogue entre les diverses disciplines constitutives ou proches des sciences sociales. Si l'on précise que les personnes citées comptent parmi les collaborateurs les plus réguliers de la *Revue européenne des sciences sociales* au cours des quinze dernières années, on est en mesure, à partir de ces quelques éléments, de dégager ce qui en fait la spécificité et l'originalité : elle a en quelque sorte vocation, conformément à un souci constant de Busino, à être un lieu d'échange entre différents savoirs disciplinaires, non pas dans un but de confrontation mais plutôt dans celui d'un partage des expériences intellectuelles, d'une appropriation de leurs réussites et d'une reconnaissance de leurs impasses. Tel est, selon nous, le sens profond du dialogue poursuivi pendant tant d'années (de 1966 à 1991) avec la pensée de Piaget ; s'y joue et s'y opère une distanciation progressive : si l'imposant numéro double (n°s 38-39) de 1976 prolonge et approfondit l'hommage rendu à Piaget dix ans plus tôt, il introduit aussi des nuances de doute et de réserve, avant que dans le numéro 89 de 1991, fruit d'un colloque de Lausanne, ne s'exprime dès le titre «L'homme et la société. Dix ans après Piaget» la nécessité d'explorer également d'autres voies. Par sa richesse même, le numéro double de 1976 présente une autre caractéristique pertinente pour notre propos : il rassemble en effet, entre autres, des contributions de J. B. Grize, de J. Starobinski, de S. Moscovici



et, pour la seule sociologie, de R. Boudon, P. Naville et T. Parsons. Se trouvent donc réunis, pour traiter, le plus souvent, de sujets de première importance – nous n'entrerons pas davantage dans le détail ici – non seulement des représentants de diverses disciplines mais aussi des sociologues d'orientation différente et même divergente. C'est dire que, comme le confirmerait l'examen d'autres numéros, la *Revue européenne des sciences sociales* a su se préserver de l'esprit de chapelle qui a si souvent parasité, et inutilement divisé, la communauté sociologique. À ce titre, elle a pu constituer, dans l'univers morcelé de l'édition et des revues, un espace de liberté. De cette liberté dans le ton et le choix des sujets on peut se faire une idée à la seule évocation des thèmes traités dans quelques numéros récents : ainsi c'est autour de « Sociologie et relativisme » qu'est construit le numéro d'hommage à Jacques Coenen-Huther (126, 2003) ; l'année suivante, Massimo Borlandi a assumé la responsabilité d'un substantiel numéro sur « La sociologie durkheimienne », destiné à honorer la mémoire de Philippe Besnard (129, 2004) ; les récents débats autour de la démocratie – « délibérative », « débattante », « participative » – ont été présentés et analysés dans le numéro 136 dirigé par Alban Bouvier (2007) ; ce sont enfin les voies et les difficultés dans l'élaboration d'une théorie générale qui ont été explorées dans un ensemble d'études coordonné par J. Coenen-Huther et l'auteur de ces lignes (140, 2008).

Ce serait pourtant une erreur de croire que cette pluralité d'objets trahit, de la part de Busino, une forme d'abandon à l'éclectisme. Si l'on excepte peut-être le numéro relatif à la sociologie durkheimienne, compte tenu de son peu d'inclination pour Durkheim, qui s'est parfois exprimé par des raccourcis pas toujours équitables, il s'est certainement senti partie prenante dans les autres questions qui viennent d'être évoquées : ce défenseur des savoirs partiels est résolument hostile au relativisme radical ; il reste favorable à la construction d'une « sociologie générale », en dépit de ce qu'il appelle les « infirmités » de cette discipline ; et il est fondamentalement intéressé par tout ce qui touche au développement de la démocratie. Le vaste spectre des thématiques abordées ne doit pas être mal interprété : si elle n'obéit pas à une orthodoxie, si elle ne suit pas une ligne stricte, la *Revue européenne des sciences sociales* n'en reflète pas moins une continuité de préoccupations. N'est-il pas à cet égard frappant de consta-

ter qu'après avoir traité de l'œuvre de Pareto dans sa première livraison, elle revient à celui-ci dans le dernier numéro paru sous la direction de Giovanni Busino (n° 146, « Pareto et le canton de Vaud ») ?

De quel côté faut-il chercher ce qui fonde cette continuité ? Certains peut-être parleront d'un « état d'esprit », fait à la fois de « doute » et de « clairvoyance », pour reprendre les termes que Busino lui-même a appliqués à Raymond Aron en conclusion d'un article de fond qui est bien plus qu'un simple hommage (*L'Année sociologique*, 1986). Il nous semble qu'en s'exprimant ainsi on ne tiendrait pas suffisamment compte de son engagement de toute une vie – dont les découragements passagers ne sont que la mise à l'épreuve – dans et pour la défense et l'illustration d'une sociologie à la fois modeste et ouverte ; c'est plus spécialement sur ce point que nous souhaiterions, pour notre part, mettre l'accent. Tel est le legs qu'il faut continuer à faire vivre, en particulier dans les colonnes de la *Revue européenne des sciences sociales*<sup>2</sup>, en contribuant par là au développement d'une sociologie modestement cumulative et – risquons le mot – « scientifique ». Nous ne doutons pas que les successeurs de Giovanni Busino à la tête de la revue aient à cœur d'œuvrer dans cette direction. C'est en tout cas sur cette note d'optimisme que nous aimerions conclure.

- 2 Ainsi que dans le cadre de l'importante collection de la Librairie Droz, « Travaux de sciences sociales » qui a publié, sous la direction de Giovanni Busino, 215 volumes parmi lesquels il faut relever d'importantes publications en épistémologie et histoire de la sociologie, comme, à titre d'exemple, *La crise de la sociologie* de Raymond Boudon, les *Études sur Max Weber* de Julien Freund et *Naissance d'une science sociale. La Sociologie selon Durkheim* de Mohamed Cherkaoui.

